

## À propos du désir de savoir

Dans son ouvrage récemment paru sur le désir de l'analyste, Robert Lévy avance que celui-ci ne peut se définir que comme ayant pour objet l'analyse et, qu'en tant que tel, il se différencie radicalement de tout autre : désir de savoir, désir de guérir ou désir de bonheur. Il précise qu'avec le désir de savoir on en resterait au transfert d'amour.

C'est essentiellement dans les années 1973-1974, au cours de son séminaire *Les non-dupes errent*, et dans deux écrits, la "Lettre aux italiens" et la *Note sur le choix des passeurs*, que Lacan fait du désir de savoir un nom du désir de l'analyste. Dans le séminaire, il distingue précisément l'amour du savoir dont la psychanalyse a découvert la vérité avec le transfert, l'horreur du savoir que le sujet supposé savoir vient tamponner et le désir de savoir dont il précise qu'il n'y en a pas – sauf peut-être dans certains cas après une analyse.

### *Ce qu'il faut distinguer du désir de savoir*

S'il n'y a "pas l'ombre" d'un désir de savoir, il y a par contre un désir de savoir attribué à l'Autre<sup>1</sup>. C'est comme ça, nous dit Lacan, que surgissent les manifestations de complaisance que donne l'enfant avec ses "pourquoi ?": les questions qu'il pose sont faites pour satisfaire à ce qu'il suppose que l'Autre voudrait qu'il demande. Autrement dit, les "pourquoi ?" de l'enfant ne sont pas suscités par un quelconque désir de savoir du sujet.

Ce désir de savoir attribué à l'Autre peut aussi susciter chez le sujet un "très peu pour moi". C'est ce qu'illustre le "je mange rien" de l'anorexie mentale. Le manger rien est destiné à décourager ce désir de savoir attribué à l'Autre que l'anorexique se doit de nourrir (surveillance de tout ce qu'elle absorbe, comptage des calories, pesées...).

Dans cette même séance, Lacan distingue également du désir de savoir un désir non pas produit par le discours, par le désir de l'Autre, mais refilé par l'Autre. Il évoque le cas de l'hystérique : il se peut, dit-il, qu'une personne qui n'avait pas le moindre désir de rien savoir se soit aperçue que dans la société le discours universitaire assure à ceux qui savent une bonne place, et qu'elle refille à sa gosse, à la moutarde qui devient hystérique, que c'est un moyen de

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 9 avril 1974.

puissance. La gosse reçoit le truc sans savoir que c'est pour ça, elle le reçoit dans sa toute petite enfance, c'est un cas de transmission assez fréquent d'un désir de savoir, mais c'est quelque chose de tout à fait secondairement acquis. Autrement dit, il s'agit là moins d'un désir de savoir que d'un désir déterminé par la place donnée au savoir dans notre société : ce désir de savoir refilé par l'Autre prend substance non du désir de l'Autre mais du groupe social.

Qu'en est-il du désir en jeu dans la science, ce désir d'en savoir toujours plus ? Dans des séminaires antérieurs<sup>2</sup>, Lacan notait que le discours de la science a pour effet de forclure la castration, et l'on peut se demander si cela ne serait pas un indice de la vérité du désir en jeu dans la science d'aujourd'hui. Mais dans *Les non-dupes errent*, Lacan suit une autre piste. Il avance que le savoir de la science est un savoir arrimé au sujet supposé savoir, un savoir qui nécessite structurellement le sujet supposé savoir qui lui donne consistance. C'est un savoir qui se découvre, qui est déjà là dans le réel<sup>3</sup>. Quel que soit le désir en jeu dans ces découvertes, il se distingue radicalement du désir de l'analyste, du désir d'inventer le savoir qui résulte de la destitution du sujet supposé savoir.

#### *Abord freudien de la question*

Je vous propose de laisser provisoirement les élaborations lacaniennes de 1974 et d'avancer sur cette question du désir de savoir grâce à un détour par Freud. Le désir n'est pas un concept analytique freudien, même si la question du désir parcourt toute l'œuvre freudienne. Quatre textes vont nous permettre d'avancer sur la question du désir de savoir : "Les théories sexuelles infantiles" écrit en 1908<sup>4</sup>, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), le petit chapitre "Les recherches sexuelles infantiles" ajouté en 1915 aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité* et "L'organisation génitale infantile" (1923)<sup>5</sup>. Dans ces différents textes où la question du désir n'est pas conceptualisée, trois termes viennent désigner ce qui porte le savoir :

- *Wissensdrang* ou *Forschungsdrang* : *Drang*, c'est la poussée. C'est un des quatre éléments de la pulsion. Pour Freud, il n'y a pas de pousse-au-savoir, de pousse-à-l'investigation inné. C'est dans un moment structural, un moment particulier de la constitution de la subjectivité – entre 3 et 4 ans – que se produit la rencontre traumatique de l'enfant avec l'énigme de la sexualité. C'est cette

---

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, 1972-1973.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 23 avril 1974.

<sup>4</sup> S. Freud, *La vie sexuelle*, PUF, 1970, trad J. Laplanche.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

rencontre, non pas contingente mais structurale, qui produit le pousse-au-savoir comme nécessité vitale, comme urgence de la vie (*Lebensnot*).

- *Wissenstrieb* ou *Forschertrieb*, la pulsion de savoir ou d'investigation. Cette pulsion, nous dit Freud, n'est pas une composante de la pulsion sexuelle comme le sont les pulsions orale, anale ou scopique, mais celles-ci vont être mise au service de la pulsion de savoir.

- *Wissbegierde* qui n'est pas un concept analytique freudien, et qui a été diversement traduit en français : par exemple, par "curiosité" (Marie Bonaparte en 1927 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*), par "désir de savoir" (J. Laplanche en 1970 dans "Les théories sexuelles infantiles") ou par "avidité de savoir" (J. Altounian et collaborateurs sous la direction de J.B. Pontalis en 1987 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*). Je ne peux préjuger des raisons qui ont présidé à ces différents choix de traduction, mais la question qui nous en revient est la suivante : la *sexuell Wissbegierde* dont le jeune enfant est saisi est-elle ce que Lacan avance sous le terme de désir ou doit-elle en être distinguée par l'utilisation d'un autre terme ? Dans des séminaires de 1965 à 1969 où il évoque ce nouage originaire entre sexualité et savoir, Lacan traduit la *Wissbegierde* freudienne par "désir de savoir", ou "désir (de savoir)", précisant que c'est le désir inconscient dans sa structure <sup>6</sup>. Je m'en tiendrai donc à cette indication de Lacan dans ma lecture des textes freudiens.

Pour Lacan, il n'y a pas de pulsion de savoir. Il me semble, mais ce serait à vérifier plus rigoureusement avec le texte allemand, ce que je n'ai pu faire n'étant pas germaniste, il me semble que Freud utilise le terme de *Trieb* (*Wissens-* ou *Forscher-*) quand il fait une élaboration métapsychologique et utilise le terme de *Begierde* quand il y situe l'implication du sujet.

### *Démenti infantile de l'impossible propre au savoir*

Le pousse-au-savoir saisit le jeune enfant confronté à la "question énigme" de l'origine des enfants, de la procréation, de la sexualité <sup>7</sup>. C'est à l'adulte, qui représente pour lui la source du savoir, que s'adresse d'abord l'enfant. Mais, nous dit Freud, quelle que soit la réponse qu'il en obtienne, celle-ci est insatisfaisante. Elle l'est pour des raisons structurales puisque le savoir qui pourrait résoudre le discord entre subjectivité et sexualité ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est cette rencontre avec l'impossible du savoir, avec ce trou dans le savoir qui suscite le désir de savoir du sujet. Cet impossible du savoir

---

<sup>6</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Séminaire inédit, séance du 23 avril 1969.

<sup>7</sup> Les développements qui suivent résument et corrigent mon article sur les théories sexuelles infantiles paru dans les *Carnets* 16.

est par l'enfant démenti ; il conserve sa croyance que l'Autre jouit du savoir sexuel : ce savoir n'est pas impossible, il est interdit aux enfants, les grandes personnes se le gardent pour elles. Mais, et c'est un point très important à noter, ce savoir interdit, l'enfant ne va pas chercher à l'arracher à l'Autre parental. Tout se passe en effet comme si l'enfant savait tout aussi bien – et c'est ce qui m'amène à parler de démenti – que ce savoir sexuel, l'adulte ne le possédait pas et qu'il avait, lui, à l'inventer. L'enfant, en effet, se détourne des énoncés proférés par les adultes et se livre à des investigations personnelles d'où vont s'élaborer les théories sexuelles infantiles.

### *Invention de savoir*

Freud note que les diverses informations, réponses, opinions données par les adultes n'ont aucune place dans l'invention de ces théories sexuelles infantiles. Ce point est remarquable et doit être souligné : il montre à quel point l'Autre parental supposé savoir le sexuel est en même temps par l'enfant disqualifié. C'est ailleurs que l'enfant se tourne pour construire ses théories sexuelles. Celles-ci ne sont pas non plus déterminées par "l'arbitraire d'une décision psychique": l'enfant s'avère être un investigateur particulièrement rigoureux et scrupuleux. Le seul matériau utilisé pour inventer ce savoir, c'est la pulsion sexuelle. C'est la raison pour laquelle les théories sexuelles infantiles sont analogues chez tous les enfants. C'est avec ce qu'il peut inventer de savoir avec le pulsionnel qu'il élabore ce que Freud n'hésite pas à nommer des "théories" sexuelles. C'est ce qui fait, nous dit Freud, que chacune contient "un fragment de pure vérité" qui les rend "analogues aux solutions qualifiées de « géniales » que tentent de donner les adultes aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain. Ce qu'il y a en elles de correct et de pertinent s'explique par le fait qu'elles trouvent leur origine dans les composantes de la pulsion sexuelle qui sont à l'œuvre dans l'organisme de l'enfant."<sup>8</sup>

Freud montre à quel point la quête du savoir et le pulsionnel sont noués : les recherches, les investigations auxquelles se livrent les jeunes enfants sont une activité sexuelle infantile, une manifestation essentielle du désir sexuel infantile. Les composantes de la pulsion sexuelle sont convoquées dans cette recherche : "la force motrice que l'organe sexuel déploiera à la puberté se manifeste à cette époque comme besoin pressant d'investigation (*Forschungsdrang*), comme curiosité sexuelle. Bien des actes d'exhibition et d'agression que l'enfant commet et que, à un âge plus avancé, on considèrerait

---

<sup>8</sup> S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles", *op. cit.*, p. 19.

sans hésitation comme manifestation de lubricité s'avère pour l'analyse être des expériences au service de l'investigation sexuelle."<sup>9</sup> Le désir mis en jeu dans cette recherche est un "désir sexuel de savoir" (*sexuell Wissbegierde*).

Lorsque Lacan reprend la question de ce désir sexuel de savoir dans la séance du 23 mars 1966 de *L'objet de la psychanalyse*, il note : "Ce que Freud nous apporte, c'est la désignation du lieu d'incidence d'un désir particulier – le désir de savoir, qui est le point par où la sexualité entre en jeu. C'est parce que la sexualité entre en jeu d'abord par le désir de savoir, que le désir dont il s'agit dans la dynamique freudienne est le désir sexuel."

### *Conflit du désir de savoir et de l'autorité*

Sous l'aiguillon du désir de savoir, l'enfant fait sa première tentative d'autonomie. Il met son activité intellectuelle au service de ce désir de savoir, et grâce à ses recherches, il invente ses théories sexuelles. Ce sera, nous dit Freud, la première occasion d'un conflit psychique dans la mesure où ce savoir qu'il invente et pour lequel il a "une préférence de nature pulsionnelle" – puisque c'est avec la pulsion qu'il l'invente – entre en opposition avec les informations données par les grandes personnes et fondées sur l'autorité qu'elles représentent. Il y a conflit entre le savoir qui convient à l'enfant mais qui n'est pas "bien" aux yeux des grandes personnes, et le savoir qui fait autorité ; conflit entre les exigences du désir de savoir et les idéaux moïques, support de ce qui serait aimable pour ces grandes personnes. Ce conflit psychique, nous dit Freud, peut devenir bientôt un clivage psychique : l'opinion qui fait autorité, et qui va de pair avec le fait d'être un "bon" petit enfant, devient la seule opinion consciente, ce qui met fin à la recherche et à la réflexion de l'enfant, tandis que le savoir qu'il a inventé et qui a déjà reçu de nouvelles preuves, mais qui n'a pas le droit de compter est refoulé : "Le complexe nucléaire de la névrose se trouve constitué par cette voie."<sup>10</sup>

Mais, aussi loin que l'enfant s'autorise à mener sa recherche et sa réflexion, celles-ci sont par avance vouées à l'insuccès car elles ne peuvent permettre d'inventer un savoir qui ferait rapport du sujet et du sexuel. Dans ce moment du développement infantile, la castration n'a pas encore opéré ses effets. L'impossible d'un savoir sur le sexuel n'a pas été reconnu mais démenti par l'enfant, il garde la croyance que les grandes personnes jouissent du savoir sexuel et ont, en tant que sujet, un savoir de leur être sexué. C'est ce savoir-là qu'il tente d'inventer. Les théories sexuelles infantiles sont donc

---

<sup>9</sup> S. Freud, "L'organisation génitale infantile", *op. cit.*, p. 115.

<sup>10</sup> S. Freud, "Les théories sexuelles infantiles", *op. cit.*, p. 18.

structurellement vouées à l'échec, elles sont condamnées à se perdre dans le sable et à être abandonnées. L'échec de cette première tentative d'une recherche autonome et d'une indépendance intellectuelle aura, nous dit Freud, un effet paralysant et déprimant pour toute la suite des temps. Autrement dit, après cette expérience cuisante, le sujet préférera généralement s'en remettre à un savoir autorisé que de s'aventurer de nouveau sur les chemins risqués de la recherche personnelle <sup>11</sup>. Ce savoir impossible qui le regarde, le sujet préférera s'en détourner, ce que Lacan reprend dans sa "Lettre aux italiens" en évoquant la "prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas".

*"Il ne savait pas qu'il était mort"*

Lacan a très tôt repéré que le savoir, le sujet ne le désirait pas. C'est ainsi, par exemple, que dans le séminaire *Le désir et son interprétation* il revient à plusieurs reprises <sup>12</sup> sur l'analyse du rêve "il ne savait pas qu'il était mort"<sup>13</sup>. Un homme, qui a soigné son père pendant sa longue et douloureuse maladie fait de façon répétée, après la mort de celui-ci, le rêve suivant : son père était de nouveau en vie et parlait avec lui comme autrefois. Mais en même temps il ressentait de façon extrêmement douloureuse que pourtant son père était déjà mort, seulement il ne le savait pas. L'analyse que Freud en fait va l'amener à ajouter au récit du rêve un "selon son vœu" qui y était censuré : il était mort selon son vœu, ce qui livre le sens du rêve, soit la satisfaction des vœux œdipiens de mort du père, refoulés par le sujet.

Lacan va se livrer à une analyse à la lettre du texte freudien. Il avance que la satisfaction des vœux œdipiens manifestée par le rêve n'en constitue pas le désir. La douleur que ressent le sujet dans le rêve, c'est la douleur du père pendant sa longue agonie, douleur d'exister alors que le désir est déjà mort. Cette douleur, le sujet l'assume comme celle de l'Autre, du père. Mais ce qu'il ne veut pas savoir, c'est que cette douleur le regarde, lui. Il assume cette douleur comme douleur de l'Autre et rejette sur l'Autre ce qu'il ne sait pas. Ainsi, le "selon son vœu", le désir que le rêve réalise concerne moins le "il était mort" que le "il ne le savait pas". Le désir du rêve, c'est effectivement de

---

<sup>11</sup> L. de Vinci notait que celui qui, dans le conflit des opinions, se réfère à l'autorité, opère avec sa mémoire au lieu d'opérer avec son entendement (cité par Freud dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, éd. Gallimard, Paris 1987, p. 155).

<sup>12</sup> Dans les séances du 10 décembre 1958 et suivantes.

<sup>13</sup> Ce rêve est présenté par Freud dans *L'interprétation des rêves*, PUF, 1971, et repris dans "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques", *Résultats, idées problèmes*, T.1, PUF, 1984.

maintenir cette ignorance du sujet en interposant le fantasme œdipien de désir infantile de mort du père. Le désir du rêve, c'est que le sujet ne se réveille pas à l'horreur de ce savoir de la douleur d'exister, de la mort, de la castration, et qu'il continue à dormir. Car ce savoir qui vous regarde, ça ne fait pas désir mais horreur, et l'on préfère généralement l'ignorer et continuer à rêver sa vie. L'expérience analytique témoigne à quel point les moments de réveil sont effectivement douloureux <sup>14</sup>.

### *Du désir de savoir*

Les non dupes errent, nous dit Lacan lors de la première séance du séminaire <sup>15</sup>, les non-dupes errent, ça consonne avec les noms du père ; c'est parce que dans les deux, c'est le même savoir, au sens où l'inconscient est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer. Celui qui d'être parlant est en position de procéder à cette opération déchiffre ce savoir jusqu'à ce qu'il atteigne à un sens. C'est là qu'il s'arrête : à un sens. Mais le sens auquel on s'arrête dans les deux cas, quoique ce soit le même savoir, c'est pas le même sens.

Le désir de savoir, ça a à voir avec ça, ne pas s'arrêter à un sens ou à un autre, mais continuer au-delà du sens pour en atteindre le savoir : par exemple, le savoir qui fait consonner les non-dupes errent et les noms du père. À ceci près que ce savoir, d'une certaine manière et pas n'importe comment, il faut l'inventer. Il faut l'inventer avec ce qui reste quand le sens est évidé ; mais pour cela, pour l'inventer, il faut y mettre du sien.

Si le désir de savoir, c'est le désir inconscient dans sa structure, cela implique que pour l'analyste, là où il opère, pour lui l'Autre est effectivement l'inconscient comme structure, comme savoir et non pas l'inconscient comme foisonnement de vérités contradictoires, comme foisonnement de sens. C'est pour cela qu'une analyse menée à son terme est nécessaire pour produire un analyste. La vérité inconsciente, contradictoire et foisonnante (le désir infantile de mort du père par exemple), si elle est l'enjeu de toute une dimension de la cure, cette vérité, dit Lacan, n'est que bois de chauffage <sup>16</sup>. Réduire la vérité à n'être que bois de chauffage au service du désir de savoir, c'est ce que j'appelais y mettre du sien. Mais pour qu'un analysant puisse y consentir, il faut que l'analyste sache que cette vérité qu'il faut suivre dans toutes ses simagrées, il ne fait, dans la cure, que l'utiliser. Soit que le but de la cure n'est pas de révéler la

---

<sup>14</sup> Sur cette expérience de réveil, on peut se référer au texte de F. Samson, "La métamorphose ou le réveil" *Essaim* 3, Erès 1999.

<sup>15</sup> J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 13 novembre 1973.

<sup>16</sup> J. Lacan, "Lettre aux italiens".

vérité, ça c'est la religion, mais au contraire de la vider de sens, de la vider de la jouissance qu'elle comporte pour la réduire au jeu de lettres qui en constitue la barre, le savoir, le réel. Ce réel, ce savoir sans sujet, c'est ce qui insiste en vérité, d'une manière particulière à chacun, dans les symptômes, les rêves, les lapsus, les actes manqués, ce qui insiste dans les différents ratages de sa vie et qui lui fait horreur.

Le désir de savoir n'est pas désir d'en savoir plus, d'en découvrir plus sur la vérité, mais un désir causé par ce qui reste quand la vérité se barre, en tant que là il faut inventer. Non pas inventer un savoir qui boucherait ce trou mais inventer un certain mode de tourner autour, de le cerner, qui en ferait savoir. Cette invention de savoir, cette contribution au savoir, Lacan dit que c'est la seule chose qui puisse préserver le groupe analytique de son extinction. D'où l'importance capitale de la passe dans une École.

Lacan, à la fin du Séminaire XI, se demande ce que devient la pulsion après la traversée du fantasme. Cette question, me semble-t-il, en rejoint une autre : quand le sujet supposé savoir est destitué, quand le sujet est confronté à l'horreur d'un savoir sans sujet, impossible, qu'est-ce qui règle l'invention d'un bout de savoir avec les chutes de la vérité ? À partir des passes que j'ai entendues, et pas sans rapport avec les avancées freudiennes, je ferai l'hypothèse que le savoir s'invente avec la pulsion en tant qu'elle a été vidée de sa jouissance et réduite à sa structure, d'être un certain mode de tourner autour du vide de l'objet *a*.